

enfant de la passion, devenu lui-même une passion effroyable. Le bonheur n'est pas dans les passions; mais où donc est-il? Nulle part, selon Mme de Staël; les alchimistes seuls, s'ils s'occupaient de la morale, pourraient en conserver l'espoir. « Ailleurs, elle appelle la science du bonheur : la science d'un malheur moindre. » Où donc irons-nous chercher des palliatifs contre notre incurable infortune? Dans l'amitié, dans les affections de famille? Il y a là, sans doute, des éléments de bonheur, mais à cette condition que d'avance on renoncera à toute espèce de réciprocité. « Contentez-vous d'aimer; c'est là l'espoir qui ne trompe jamais. » Dans la religion positive ou dévotion? Avec son formalisme rigide, qui réduit tout en devoirs nettement circonscrits, avec ses règles fixes sur tous les objets, la dévotion tue la spontanéité, tarit la source des affections généreuses. Dans la religion naturelle? La religion naturelle n'a pas les défauts de la religion positive, mais son Dieu est trop loin du cœur pour le consoler. Notre seule ressource pour porter avec résignation le deuil du bonheur est dans la philosophie. « Il faut se placer au-dessus de soi pour se dominer, au-dessus des autres pour n'en rien attendre. Il faut que, lassé de vains efforts pour obtenir le bonheur, on se résolve à l'abandon de cette dernière illusion, qui, en s'évanouissant, entraîne toutes les autres après elle. Le philosophe, par un grand acte de courage, ayant délivré ses pensées du joug de la passion, ne les dirige pas toutes vers un objet unique, et jouit des douces impressions que chacune de ses idées peut lui valoir tour à tour et séparément. » Renoncer stoïquement au bonheur, qu'il est vain de poursuivre, voilà, pour Mme de Staël, le moyen d'être moins malheureux; il y en a un autre, c'est de compatir au malheur, qui est l'universelle et inévitable condition. L'ouvrage qui nie le bonheur devait nécessairement conclure à la pitié. « Cette invocation à la pitié, dit Vinet, est touchante; elle dut l'être surtout alors; elle répondait au secret besoin des cœurs, fatigués de haïr. Elle était la seule conciliation possible entre les opinions encore intractables, entre les partis encore armés jusqu'aux dents, entre des adversaires presque également coupables, presque également malheureux, qui tous avaient quelque chose à pardonner. »

L'influence des passions sur le bonheur est le produit d'une réaction naturelle contre l'ardent essor que les passions avaient pris pendant la Révolution française. Ce grand mouvement avait allumé, déchaîné, tout ce qui, dans les époques régulières, se cache au fond du cœur humain. A ce déploiement tumultueux et sans frein des énergies passionnelles devait nécessairement succéder un sentiment général de lassitude, de tristesse et de mélancolie. Le livre de Mme de Staël fut l'écho de ce sentiment, l'expression du besoin de calme après un violent orage, du besoin de pitié après des luttes cruelles.

Bonheur (PHILOSOPHIE DU), ouvrage de M. Paul Janet, publié en 1893. Dans un chapitre préliminaire intitulé : *Qu'est-ce que le bonheur?* l'auteur s'efforce de déterminer les conditions dont se compose l'idée du bonheur. D'abord, s'il est vrai qu'il n'y a pas de bonheur sans plaisir, il ne l'est pas moins que le plaisir ne saurait se confondre avec le bonheur. Le plaisir n'est que la fleur du bonheur, il n'en est pas la tige et la racine. Quelle est cette tige, cette racine? C'est, répond M. Janet, l'exercice de nos facultés et le déploiement des forces de notre être. Ainsi, activité intérieure, développement de notre être à tous ses degrés, voilà la première condition du bonheur. Il ne suffit pas que l'homme déploie ses facultés pour être heureux, il faut qu'il les déploie librement et sans obstacle, ou tout au moins qu'il ne sente d'obstacle que juste ce qu'il en faut pour avoir le sentiment vif de son activité : de là une seconde condition du bonheur, qui est l'absence de douleur, la satisfaction paisible et harmonieuse de nos facultés. Il y en a une troisième qu'il ne faut pas négliger, c'est la durée. Un bonheur qui ne dure pas n'est que le rêve du bonheur. D'après cette analyse, M. Janet propose du bonheur la définition suivante : « Le bonheur est le déploiement harmonieux et durable de toutes nos facultés dans leur ordre d'excellence. » Ainsi défini, le bonheur humain se compose d'une échelle graduée de bonheurs : bonheur des sens, bonheur de l'imagination, bonheur de la passion, bonheur des affections, bonheur de la pensée, bonheur de l'activité, bonheur de la vertu. Tous ces bonheurs sont subordonnés les uns aux autres d'après l'ordre de perfection des facultés dont ils dérivent. M. Janet les passe successivement en revue, depuis le plus humble jusqu'au plus noble et au plus parfait.

Voici d'abord le bonheur qui résulte de l'équilibre et de la vigueur du corps, de la satisfaction des besoins physiques, des plaisirs liés à cette satisfaction. C'est là un bonheur qui, quoi qu'en disent le mysticisme et le stoïcisme, n'est nullement à mépriser. M. Janet professe que les plaisirs des sens doivent être comptés au nombre des biens permis et désirables; il ne fait qu'une restriction, c'est que tout plaisir des sens qui fait perdre à l'homme sa dignité, en lui faisant perdre la raison et la possession de soi-même, est honteux et indigne de lui, et doit être exclu de l'idée de bonheur. Si le corps et les sens, contenus dans

une juste obéissance, ne méritent pas le mépris, on ne méprisera pas davantage la possession des choses extérieures, indispensables à la conservation et à l'agrément de la vie. Si c'est un malheur d'être privé des choses nécessaires, c'est évidemment un bonheur de les posséder; la richesse est donc un bien, et l'homme a le droit de la considérer comme une partie de son bonheur.

Des sens nous passons à l'imagination. L'imagination est la force motrice de la vie, le principe déterminant de toutes les actions humaines. « En effet, les hommes en général n'agissent que pour un certain but que l'imagination leur présente, et qu'elle pare de toutes les couleurs. Le but est pour les uns la richesse, pour les autres le pouvoir, pour d'autres la gloire, pour d'autres enfin les délices de la vertu ou les promesses de la vie future; mais, quel que soit l'idéal que chacun se propose, tous ont le leur, et là est le principe de leur activité. » A l'imagination se rapportent deux principes d'action qui sont en même temps deux éléments de bonheur : le goût de la nouveauté et l'habitude. Le charme de la nouveauté est plus exquis et plus aimable; le charme de l'habitude est plus durable et plus profond. Un juste mélange de l'esprit de nouveauté et de l'esprit d'habitude, voilà la condition la plus favorable au bonheur. Grâce à l'un, la vie a de la constance et de la suite; grâce à l'autre, du mouvement et de la variété. Par sa puissance créatrice, par la poésie et les beaux-arts qu'elle enfante, l'imagination ajoute une nature fictive à la nature réelle, multiplie le nombre des objets aimables, augmente et nos plaisirs et les puissances de notre âme, fait paraître à chacun de nous, dans les bornes étroites où nous sommes resserrés, toutes les forces et tous les aspects de la vie. « Il semble, dit M. Janet, que la Providence bienfaisante ait voulu placer en nous, à côté du nécessaire et de l'obligatoire, entre le besoin et le devoir, et comme pour nous reposer et nous délasser, le goût et l'amour de l'inutile. C'est par là que le beau nous plaît tant, quoi qu'en disent les partisans de l'utilité. Le besoin est servile, c'est une gêne et une chaîne; le goût du beau est pur, libre, désintéressé. Quant au devoir, supérieur à la fois et au besoin et à l'amour du beau, il est tellement élevé qu'il nous inspire autant de crainte que de respect. »

Au-delà de l'imagination, nous rencontrons une faculté nouvelle, liée d'une manière plus étroite à notre bonheur, le cœur, source commune des passions et des affections. M. Janet met en parallèle ces deux nouveaux éléments de bonheur. Les passions sont plus tumultueuses et plus déréglées; les affections plus paisibles; les passions sont plus égoïstes, les affections plus désintéressées; les passions recherchent leur propre plaisir; les affections, le bonheur de leur objet; les passions ont des mouvements brusques, des saccades, des intermittences; les affections sont continues et toujours les mêmes; les passions sont capables de s'exalter jusqu'à la folie, et de retomber jusqu'à la plus morne indifférence; les affections s'exaltent peu, mais elles ne s'affaiblissent pas facilement; les passions s'affaiblissent par la jouissance, le leur fait sans cesse de nouveaux objets; les affections s'enracinent et s'approfondissent par l'habitude; nous n'avons guère en général d'affection que pour les personnes; si quelquefois nous aimons les choses, c'est comme souvenir des personnes; au contraire, nous pouvons avoir des passions pour les personnes et pour les choses; on peut dire même que les personnes ne sont guère que des choses pour les passions dont elles sont l'objet; enfin, le bonheur que procurent les passions est violent, agité; il ne laisse pas à l'homme la possession de lui-même et lui fait trouver un étrange plaisir dans la douleur même; le bonheur qui naît des affections est doux et égal; il occupe notre cœur sans l'asservir, et stimule nos facultés sans les égarer.

Après le bonheur du cœur vient le bonheur de l'esprit, le bonheur de la pensée. M. Janet distingue avec raison le bonheur qui résulte de la recherche de la vérité, et celui qu'on éprouve à la posséder. Le premier, qui comprend le plaisir de la méditation, celui de l'investigation et celui de la découverte, est de beaucoup le plus vif, parce que l'âme se plaît surtout dans le mouvement et dans l'action, et qu'une possession immobile n'a rien qui excite la passion, la curiosité, l'imagination. Le bonheur de la vérité possédée est, toutefois, très-réel, bien que moins apparent et moins sensible que celui de la recherche. « Il suffit, pour en goûter la jouissance, de penser qu'on en soit tout à fait privé. Supposons un instant que nous ne possédons aucune vérité : la tristesse de cet état nous fait sentir le bonheur qui se lie à la possession d'une vérité certaine, comme la maladie nous fait connaître le plaisir de la santé, et la nuit le plaisir de la lumière. » Ici se présente la question intéressante des rapports de la foi passive et de la libre pensée avec le bonheur de l'esprit. M. Janet ne voit qu'un faux bonheur dans celui de la foi passive... Si le vrai bonheur humain, dit-il, est le déploiement et non l'étalement de nos facultés; si l'homme, créature raisonnable, est fait pour user de la raison, et si la raison qui n'est pas libre n'est pas la raison, il faut convenir qu'on ne jouit qu'imparfaitement du bonheur de l'esprit, ou plutôt qu'on l'ignore entièrement quand on se

résigne à penser par habitude, par contrainte ou par complaisance, au lieu d'appliquer énergiquement et librement les forces de son esprit. »

Ni la passion, ni même la pensée, ne constituent le but de la vie humaine : ce but, c'est l'action; de là le bonheur qui naît de l'effort, de la lutte, de la responsabilité accrue, de la liberté défendue contre la tyrannie des choses ou des hommes, de l'autorité exercée, soit par la persuasion, soit par le commandement. Ici éclate la différence qui existe entre le plaisir et le bonheur. Il ne suffit pas de ne pas souffrir, il ne suffit même pas de jouir pour être heureux. Celui qui s'abandonne au plaisir, qui y consomme sa force et ses facultés, ou qui s'y endort, qui enfin est l'esclave de ses impressions, de ses sensations, de tout ce qui le chatouille, le caresse et l'engourdit, renonce au bonheur en même temps qu'à la dignité de la vie active.

Nous arrivons au bonheur de la vertu. Ce bonheur est accompagné de la plus grande de nos joies et du plus solide de nos plaisirs, de la paix de la conscience, de la satisfaction intérieure. Ce bonheur de raison, de conscience est-il lui seul tout le bonheur? Se suffit-il à lui-même, au point de rendre tous les autres inutiles? « Non, répond M. Janet; la vertu exige trop souvent le sacrifice des autres bonheurs pour que celui qu'elle nous donne nous satisfasse pleinement. » Au reste, ajoute-t-il, il est heureux qu'elle ne soit pas toujours suivie du bonheur, car elle ne serait bientôt plus que l'art de se procurer du bonheur. Les hommes ne s'en feraient qu'un moyen, tandis qu'elle est en elle-même un bien excellent. La vertu n'est pas l'art de nous rendre heureux, mais l'art de nous rendre dignes du bonheur. »

L'ouvrage de M. Janet se termine par l'examen de cette importante question : En quoi l'état social influe-t-il sur le bonheur ou le malheur de l'individu? Le stoïcisme soutenait que le bonheur de l'homme ne dépend absolument que de lui-même. Le véritable esclave, disait-il, ce n'est pas Epictète, c'est son maître; le sage, fut-il chargé de fers, est libre; fut-il mourant de faim, est riche; fut-il le dernier des hommes, est roi. Il y a ceci de vrai dans ces paradoxes, que le principe du bonheur est dans l'âme; que l'homme ne peut être heureux s'il n'est sage, même dans la société la mieux ordonnée, et qu'il peut encore être heureux, même dans la société la plus imparfaite, pourvu qu'il soit sage. C'est une grave erreur de croire que les arrangements sociaux, les lois, peuvent tout pour le bonheur humain. Il faut ajouter, cependant, qu'une organisation sociale peut apporter de sérieux obstacles au bonheur des individus. La société moderne, issue de la Révolution française, est, malgré ses imperfections, plus favorable au bonheur que l'ancienne société, parce que la tyrannie d'une hiérarchie immobile a cessé de peser sur le développement de l'activité humaine. Cette société qui, depuis si peu de temps, a remplacé la société féodale, doit-elle faire place à son tour, comme l'ont rêvé de célèbres utopistes, à une société nouvelle basée, non plus sur la liberté et la responsabilité de l'individu, mais sur l'omnipotence et l'omnirésponsabilité de l'Etat, et qui serait une grande entreprise de bonheur public? M. Janet s'élève contre ce rêve, qui vient d'une fausse notion du bonheur. « Le bonheur, dit-il, ne consiste pas dans la jouissance et la tranquillité, mais dans l'activité et l'énergie personnelles. Promettre aux hommes le paradis sur la terre, c'est leur mentir, c'est se tromper soi-même, c'est ignorer les conditions de leur destinée et de leur nature. L'âge d'or n'est pas plus dans l'avenir qu'il n'est dans le passé : il n'est nulle part ici-bas, il ne sera jamais. »

Bonheur d'être riche (L'E), roman de Henri Conscience. Une famille de ramoneurs d'Anvers devient subitement riche. M. Suret et sa digne épouse perdent la tête comme de véritables parvenus. Ils veulent imposer un mariage d'argent à leur fils, qui, plus sage qu'eux, reste fidèle à son inclination pour une pauvre ouvrière. Mais bientôt leurs extravagances amènent la perte de cette fortune, et c'est le jeune homme qui ranime le courage de ses parents, trop heureux cette fois de consentir à son union avec Katje, et, grâce à lui, de faire leur paix avec d'anciens amis et voisins qu'ils s'étaient aliénés par leur orgueil. Ce petit roman, traduit en Angleterre et en France, a les qualités et les défauts des *Scènes de la vie flamande*, dont le succès a été quelque peu exagéré par le zèle des traducteurs et par l'engouement pastoral qui s'empare des civilisations raffinées. C'est un tableau des incidents de la vie journalière, des mœurs naïves de l'échoppe et de la petite classe bourgeoise, décalquée avec l'observation et la minutie vulgaire de Téniers; mais le talent du romancier, ou plutôt son tempérament, est vif, honnête et sympathique.

Bonheurs (LES PETITS), par Jules Janin. Dans les *Fourberies de Scapin*, Scapin dit à Argante : « Que, pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer : se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée; et ce qu'il trouve qui ne lui est pas arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma pe-

tite philosophie; et je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières; et ce qui a manqué de m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon destin. » Cette phrase pourrait servir d'épigraphe à ce livre, rempli de charmants et spirituels paradoxes. Jules Janin est un optimiste de l'école de ce sage qui disait que, pour se trouver heureux, il faut regarder au-dessous de soi et non au-dessus. Pour lui, tout ce qui arrive est bien, quand on songe qu'il eût pu advenir pire encore. Les maladies elles-mêmes sont heureuses, et il fait l'éloge de la goutte, comme Cicéron avait fait celui de la vieillesse. « La goutte est mon bon génie, elle est mon bon ange. O mal agréable, ô peine charmante, ô souffrance utile, ingénieuse, accidentée, honorable, pleine d'esprit, de patience et de bons conseils! Elle est semblable à cette mère habile et sage qui prend soudain son visage mécontent, parce qu'elle ne veut pas que ses enfants abusent de sa bonté. Quelle plus sage, plus active et plus éloquentement conseillère! A peine elle a vu que tantôt vous allez vous abandonner à vos penchants mauvais, à peine elle a compris que le vin et l'amour, féconds en brillantes insomnies, le jeu qui tue, le travail sans repos, allaient s'emparer de votre corps épuisé, aussitôt la goutte arrive et nous ramène au devoir. Les hommes les plus superbes de l'univers, à savoir : Périclès, Auguste, Horace et M. Guibert de Pixérécourt, étaient gouteux. Jules César, tant débattu de nos jours par les plus célèbres commentateurs, Jules César était gouteux; Louis XIV, un gouteux; le maréchal de Saxe, un gouteux; il a vécu de la goutte, il en est mort. Il a gagné la bataille de Fontenoy un jour qu'il avait la goutte aux deux pieds, aux deux mains. Même il allait si bien, le lendemain de la bataille, que M. le duc de Richelieu, en le présentant au roi : « Sire, dit-il, voilà le premier homme que la gloire ait désenfilé. — Bon! reprit le roi, voilà un gouteux des deux mains qui, certainement, n'est pas manchot. » C'est ainsi que l'auteur procède, toujours léger et spirituel, trouvant dans chaque circonstance de la vie une place pour le bonheur, cette plante délicate et qui veut être entourée des soins les plus tendres. Chaque âge, chaque condition en possède; le tout, c'est de le trouver : l'enfant a son premier jouet; le collégien, son premier roman; la jeune fille, sa première robe de bal; il n'est point de déshérités; les sots et les dévots ont même leur part dans cette distribution générale du bonheur. Les anecdotes, les noms historiques, les souvenirs intimes se pressent sous la plume de l'auteur. Mais bornons-nous à ce que nous venons de dire; car ce serait déflorer ce spirituel ouvrage que de l'analyser jusqu'au dernier feuillet.

Bonheur (RÊVE DE), tableau de Papety. V. RÊVE.

Bonheur de se revoir! paroles de U. Guttinger, musique d'A. de Beauplan. Nous ne pouvons assigner une date précise à cette œuvre, que chantait, avec une prédilection marquée, Mme Malibran. Cette charmante tyrolienne, que les vieux amateurs fredonnaient encore avec attendrissement, au souvenir de la grande artiste pour laquelle l'auteur l'avait écrite, parut, suivant toutes probabilités, en 1830; car Marie Malibran l'intercala dans la leçon de chant du *Barbier*, pour les débuts, à Paris, de Lablache, dans le rôle de Figaro, en octobre 1830. L'avenir a justifié la faveur accordée par l'inimitable cantatrice à cette production légère, qui semble éclore d'hier, tant elle a conservé sa fraîcheur et son parfum intime.

La la la la la la

la la la la la la

la la la la

1^{er} COUPLET.

Bon - heur de se re - voir, a -

- près les jours d'ab - sen - ce,

Qui de tant de plai - sir ré - a -

doice

- li - ses l'es - poir, Plus je souffris, et

plus je bé - nis ta puis - san - ce,

Bon - heur de se re - voir, bon -